



La construction du Moi, le clivage du Moi et l'alcoolisme

Rim AKRACHE

Psychologue clinicienne, Doctorante-chercheuse en
psychopathologie de l'addiction
Université Hassan II, FLSHM
Laboratoire ICM Recherches Sociologiques,
psychologiques et culturelles
Maroc

Résumé

L'alcoolisme est un symptôme lié à des failles précoces dans le développement du Moi, marqué par un clivage interne. Ce clivage traduit une division entre une partie du Moi tournée vers l'adaptation sociale et une autre partie qui cède aux pulsions et cherche une satisfaction immédiate. Dans cet article, nous explorons la construction du Moi, le clivage du Moi, et son lien avec l'alcoolisme dans une approche psychanalytique, de Freud aux psychanalystes modernes tels qu'Odile Lesourne. Des notions centrales telles que les instances psychiques, la séparation, la découverte des différences sexuelles, et la résolution du complexe d'Œdipe sont abordées pour comprendre comment le Moi se façonne face aux premiers défis de l'existence. L'alcoolisme est alors interprété comme une réponse à des blessures, où l'alcool joue un rôle de régulateur émotionnel, permettant de gérer les tensions internes et de combler un vide affectif.

Mots clés : Addiction ; Alcool ; Alcoolisme ; Dépendance ; Moi ; Psychanalyse



Abstract

Alcoholism is a symptom linked to early disruptions in the development of the Ego, marked by an internal splitting. This splitting reflects a division between one part of the Ego oriented toward social adaptation and another part that succumbs to instincts and desires, seeking immediate satisfaction. In this article, we explore the construction of the Ego, the splitting of the Ego, and its connection to alcoholism through a psychoanalytic approach, from Freud to modern psychoanalysts such as Odile Lesourne. Central concepts such as the components of personality, separation, the discovery of sexual differences, and the resolution of the Oedipus complex are discussed to understand how the Ego is shaped when facing the early challenges of existence. Alcoholism is then interpreted as a response to emotional wounds, where alcohol acts as an emotional regulator, helping to manage internal tensions and fill an affective void.



Introduction

L'alcoolisme ne peut se réduire à un excès de consommation, ni à une simple perte de contrôle. Il dit autre chose. Il parle, en creux, d'un sujet aux prises avec une souffrance ancienne, silencieuse, et souvent indicible. Il affecte la santé, les relations, le lien social et le tissu même du psychisme. Il marque une rupture intérieure que les mots peinent à traduire, mais que le corps, lui, inscrit dans la répétition. Jean-Louis Pedinelli (1997) propose une définition structurante de l'addiction: "la répétition d'actes susceptibles de provoquer du plaisir, mais marqués par la dépendance à un objet matériel ou à une situation recherchés et consommés avec avidité." (Pédinielli, Rouan & Bertagne 1997, p.8). Ce plaisir devient piège, et l'objet, nécessité.

Dans ma pratique de psychologue clinicienne et à travers mes recherches doctorales sur les liens entre l'addiction et l'économie psychique, j'ai souvent été frappée par cette phrase prononcée chez les alcooliques : "*c'est plus fort que moi*". Mathilde Saiet en fait un axe de réflexion dans *Les Addictions* (2015), en soulignant que "la formule indique bien que quelque chose échappe au sujet, qu'il n'est plus totalement responsable de ses actes. Que le Moi ne soit pas toujours maître à bord, jamais tout à fait souverain, voire toujours étranger à lui-même." (Saiet, p. 2015, p. 5-6)

La psychanalyse, depuis Freud, n'a cessé de rappeler que ce genre de fêlures ne concerne pas seulement l'addict, mais toute vie psychique. Le Moi, loin d'être unifié, est traversé de conflits, hanté par ce qu'il refoule, dénie ou scinde.

Saad Belgnaoui dans *Psychanalyse de la vie ordinaire* (2021) explore la figure du double dans la littérature et le cinéma comme métaphore du Moi clivé. Des personnages comme *Baldwin*, *Dr Jekyll*, ou encore *Tuco* dans *Le Bon, la Brute et le Truand* incarnent ce sujet déchiré, pris entre la norme et le désir, la pulsion et l'idéal, la violence et la morale. Ces figures fictionnelles donnent corps à cette division intérieure, ce combat entre deux pôles du Moi, l'un cherchant à rester du côté de l'ordre, l'autre sombrant dans l'agir. Chez Belgnaoui, le double ne représente pas seulement une figure de style ou un procédé narratif, mais bien une vérité psychique : celle d'un Moi qui tente de survivre à ce qui, en lui, refuse la synthèse.

En ce qui concerne l'alcoolisme, l'ouvrage d'Odile Lesourne, *La genèse de l'alcoolisme, Essai psychanalytique sur le tabac, l'alcool et les drogues* (2004) s'intéresse à des concepts psychanalytiques et fait l'hypothèse qu'une potentialité addictive se



développe dès la prime enfance et se précise à l'adolescence en réponse à des conflits psychiques spécifiques.

Cette structure se caractériserait par un clivage du Moi : une partie orientée vers les exigences de la réalité extérieure et les bénéfices de la vie en société, et une autre, plus archaïque et infantile, focalisée sur la satisfaction immédiate de pulsions primaires, sans considération des conséquences.

D'ailleurs, les personnes addictes ont en commun une compulsivité extrême, un besoin psychique lié à un produit via le corps qui est le craving, un rejet de leur addiction avec des tentatives échouées pour s'en libérer, et une capacité relative à fonctionner sans leur produit. :

- “ Tous sont d'une extrême compulsivité lorsqu'ils ont besoin de leur produit ; le manque de ce produit leur est insupportable.
- Tous ont besoin d'un produit qui, via le corps, fait effet sur leur psychisme.
- Tous ont recours à une manipulation active et physique pour obtenir le produit et se le donner.
- Tous détestent leur addiction et voudraient à tout prix s'en débarrasser. Tous font des tentatives dans ce sens et échouent.
- Tous sont capables de fonctionner à peu près normalement lorsqu'ils sont, disons, hors produit, que ce soit temporairement ou durablement. “ (Lesourne, 2004, p. 139)

Cela reflète un “clivage du Moi” (Ichspaltung), une sorte de division. Une partie du Moi désire intensément le produit sans considération morale ou sociale, tandis qu'une autre partie, raisonnable et morale, regrette l'addiction et tente de la surmonter.

Dans le Vocabulaire de psychanalyse (1967) de Laplanche et Pontalis, le clivage du Moi est “un terme employé par Freud pour désigner un phénomène bien particulier qu'il voit à l'oeuvre surtout dans le fétichisme et les psychoses : la coexistence, au sein du moi, de deux attitudes psychiques à l'endroit de la réalité extérieure en tant que celle-ci vient contrarier une exigence pulsionnelle : l'une tient compte de la réalité, l'autre dénie la réalité en cause et met à sa place une production du désir. Ces deux attitudes persistent côte à côte sans s'influencer réciproquement.” (Laplanche, J. ; Pontalis, J.-B, 1967, p. 67).

Ce clivage renvoie à un échec du Moi à unifier les désirs internes et les exigences extérieures, et la partie pulsionnelle prend le dessus. Selon Lesourne, la genèse des



addictions réside dans la construction de la personnalité, particulièrement dans les blessures issues de l'enfance, réactivées à la puberté.

Ces blessures sont plus ou moins intenses et elles impactent différemment les individus : certains parviennent tout de même à s'adapter socialement, d'autres nécessitent un produit pour compenser leurs difficultés, tandis que d'autres refusent toute adaptation. "Mais il est tout aussi évident que le drame archaïque, la fracture qui demande, exige d'être réparée, n'est pas de même taille, de même importance pour tous les addicts. Pour certains, il n'a pas empêché que la personnalité se construise d'une manière approximative et même tout à fait adaptée affectivement et socialement : ils peuvent aimer, travailler, sublimer, s'inscrire dans le temps, avoir des projets et transmettre." (Lesourne, 2007, p. 140-141)

Aussi, pour l'auteure, la nature et le moment du trauma dans la petite enfance influencent le choix du produit addictif. Lesourne décrit l'addiction comme une habitude ou un comportement envahissant qui perturbe les dimensions essentielles de la vie. Elle identifie le clivage du Moi comme un mécanisme central à l'origine des addictions.

Pour mieux comprendre le clivage du Moi, elle a proposé dans son ouvrage une hypothèse sur sa genèse. Qu'est ce qui provoque cette division interne ? Pourquoi une partie reste en contact avec la réalité sociale tandis qu'une autre cède aux pulsions primaires?

Parmi les éléments qui peuvent fragiliser le Moi et expliquer son échec, c'est l'absence de « préoccupation maternelle primaire », concept élaboré par Winnicott, et déjà discuté dans notre article "Souffrances psychiques et addiction selon Joyce McDougall". L'addiction, et notamment l'alcoolisme, devient alors une tentative de réparation de certaines failles dans l'enfance. Néanmoins, une étude approfondie sur la formation et le clivage du Moi est nécessaire aussi pour comprendre ces mécanismes, afin d'offrir un cadre qui permet de comprendre les causations psychiques des addictions en général et de l'alcoolisme en particulier.

Nous proposons ainsi d'aborder l'alcoolisme non comme un simple comportement problématique, mais comme le symptôme d'un conflit intrapsychique profond, inscrit dans l'histoire affective du sujet. À travers une approche dynamique du Moi, nous explorerons dans un premier temps les fondements de sa construction, avant d'examiner les mécanismes de son clivage. Enfin, nous mettrons en lumière les liens entre ces fêlures précoces et les manifestations cliniques de l'alcoolisme, en convoquant les apports croisés de la psychanalyse freudienne, post-freudienne et de ses échos dans les récits culturels.



Les pulsions et les identifications : les fondements du Moi

Le Moi, écrit Freud dans sa seconde topique, n'est pas un maître dans sa propre maison. Il est cette instance intermédiaire, née de la pression du dedans et du dehors, cette surface de compromis sans cesse remaniée. Selon Laplanche et Pontalis, "le Moi est l'instance que Freud, dans sa seconde théorie de l'appareil psychique, distingue du ça et du surmoi" (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 241). Il se tient à la croisée des forces psychiques, chargé d'un équilibre impossible : apaiser les pulsions du Ça, satisfaire aux exigences de la réalité, et répondre aux interdits du Surmoi.

Freud l'envisage comme un médiateur, un "facteur de liaison" entre les revendications contradictoires des différentes instances. Il est défini comme "un appareil adaptatif différencié à partir du ça au contact de la réalité extérieure, soit en le définissant comme le produit d'identifications aboutissant à la formation au sein de la personne d'un objet d'amour investi par le ça" (ibid.). Ainsi, le Moi se positionne comme le médiateur entre des forces conflictuelles :

- **Le Ça**, siège des pulsions et source d'énergie qui cherche la satisfaction immédiate.
- **Le Surmoi**, qui exerce un contrôle moral et interdit certaines pensées ou actions.
- **Le Moi**, médiateur entre le Ça, le Surmoi et la réalité extérieure

Il doit se positionner entre les impulsions du Ça, les ordres du Surmoi et les exigences de la réalité. Dans cette perspective, le Moi n'est pas entièrement conscient : il est majoritairement inconscient, reflétant les résistances et les conflits psychologiques. Freud le décrit comme un protagoniste tiraillé entre des forces opposées qu'il est contraint de servir : les demandes instinctives du ça, les nécessités de la réalité extérieure et le contrôle du surmoi.

Freud (1917) le décrit ainsi : "Dans certaines maladies, notamment dans les névroses que nous étudions, il en va autrement. Le moi se sent dépassé, touchant les limites de son pouvoir dans sa propre demeure, l'âme. Surgissent alors des pensées inattendues, venues de nulle part, et impossibles à repousser. Ces hôtes étrangers semblent même plus puissants que ceux soumis au contrôle du moi : ils résistent à la volonté, insensibles à la logique ou aux preuves contraires de la réalité." (Freud, 1917, p.7)

La psychanalyse peut alors dire au moi : *"Rien d'étranger ne s'est introduit en toi, c'est une partie de ta propre vie psychique qui a échappé à ta conscience et à ta maîtrise. C'est*



pourquoi tu te sens faible : tu luttas avec une partie de ta force contre une autre, incapable de mobiliser toute ton énergie comme tu le ferais face à un ennemi extérieur"(...) » (ibid)

Selon Freud, par l'analyse de cas de fétichisme, le Moi peut présenter des « fêlures » ou divisions, sur lesquelles nous nous attarderons plus tard. Ces fractures se manifestent fréquemment au sein même de la structure du Moi, suite à des événements précoces affectant les liens de l'enfance. Elles mettent en évidence le caractère non unitaire du Moi, capable de se scinder pour supporter des vérités contradictoires.

Les pulsions

Freud souligne que le Moi émerge dès la naissance dans un processus complexe d'interactions entre les pulsions, l'environnement et les premiers objets d'amour. Deux pulsions principales sont au fondement du développement du Moi :

- **Les pulsions d'autoconservation**, qui assurent la survie biologique et psychique.
- **Les pulsions sexuelles**, qui trouvent leur satisfaction dans le lien avec l'Autre, mais qui sont également marquées par des frustrations et des désirs insatisfaits.

Le mot même de "pulsion" vient du bas latin *pulsio*, poussée. Une force qui ne cesse de pousser de l'intérieur vers l'extérieur, un besoin de se dire, de se satisfaire. Dans *Pulsions et Destins des pulsions* (1915), Freud la décrit comme "le représentant psychique des excitations nées à l'intérieur du corps et parvenant au psychisme", une poussée orientée, dotée d'un but, d'une source et d'un objet (Freud, 1915, p. 17).

Il ajoute que "la pulsion nous apparaît comme une mesure de l'exigence de travail imposée au psychisme en conséquence de sa liaison avec le corporel" (ibid).

Pour lui, l'essence même de la pulsion est dans l'action de pousser car l'énergie de l'excitation lui est antérieure : « Par poussée d'une pulsion, on entend le facteur moteur de celle-ci, la somme de force ou la mesure d'exigence de travail qu'elle représente. Le caractère 'poussant' est une propriété générale des pulsions, et même l'essence de celles-ci. » (Freud, 1915, p. 18).

C'est là que l'écoute du clinicien s'affine : que fait le patient avec cette poussée ? La nie-t-il ? La rejoue-t-il ? Ou la détourne-t-il vers un objet substitutif, comme l'alcool ? Car "le caractère 'poussant' est une propriété générale des pulsions, et même l'essence de celles-ci" (Freud, 1915, p. 18).



Et ce mouvement incessant ne se calme que par la satisfaction, toujours partielle, toujours à recommencer : “Le but d’une pulsion est toujours la satisfaction, qui ne peut être obtenue qu’en supprimant l’état d’excitation à la source de la pulsion.” (ibid).

Pour cela, il faut un objet, mais celui-ci peut varier, se substituer, se superposer à d’autres : “Il est ce qu’il y a de plus variable dans la pulsion (...). Il peut être remplacé à volonté tout au long des destins que connaît la pulsion (...).

Il peut arriver que le même objet serve simultanément à la satisfaction de plusieurs pulsions.” (ibid, p. 19). L’alcool, dans certains cas cliniques que j’ai rencontrés, semble devenir cet objet polymorphe, à la fois calmant, excitant, consolateur, punisseur, un objet chargé de plusieurs fonctions psychiques.

Enfin, chaque pulsion a sa source : “le processus somatique localisé dans un organe ou une partie du corps et dont l’excitation est représentée dans la vie psychique par la pulsion.” (ibid, p. 19). Dès l’enfance, Freud désigne ces zones corporelles comme les lieux de surgissement du désir, points d’ancrage entre soma et psyché.

Entre 1910 et 1915, Freud différencie les pulsions d’autoconservation, tournées vers la survie de l’individu, et les pulsions sexuelles, liées à la perpétuation de l’espèce et aux besoins du corps dans son rapport à l’autre.

Mais à partir de *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Freud approfondit cette dynamique. Il introduit une nouvelle dualité : celle des pulsions de vie (Eros) et des pulsions de mort (Thanatos). Eros rassemble les forces de liaison, de construction, de sublimation.

Thanatos cherche au contraire la déliaison, le retour à l’inorganique, l’annulation de la tension. Ces forces opposées s’entrelacent dans le psychisme, formant ce que je perçois parfois, en séance, comme un désir de vivre, mais aussi une attirance obscure vers la chute, la perte, l’oubli de soi.

L’identification

L’élaboration de l’individu et de son identité repose en partie sur le mécanisme d’identification, qui traduit le souhait d’être semblable à autrui, totalement ou partiellement. Freud différencie ce processus de l’investissement d’objet, qui cherche plutôt à obtenir ce que l’autre possède, manifestant ainsi un désir.

Le moi est formé à travers une multitude d’identifications, chacune contenant en elle un morceau d’un autre moi. Nous sommes donc formés comme une mosaïque d’éléments



externes et étrangers qui sont devenus internes. « (...) L'identification n'est pas une simple imitation, mais une appropriation fondée sur la prétention à une origine commune : elle exprime un "tout comme si" et se rapporte à un élément partagé qui reste dans l'inconscient » (Freud, 1900, p.115).

L'identification est le “processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications” (Laplanche et Pontalis, 1967, p. 187). Ainsi, le Moi n'est pas pur : il est mosaïque, une composition mouvante d'éléments venus d'ailleurs, devenus si familiers qu'ils finissent par se confondre avec le soi.

Freud distingue plusieurs formes d'identification, notamment :

- **L'identification primaire**, où l'enfant intègre des aspects de sa mère pour se construire. Le rôle de la mère est important dans ce développement du Moi. Par son attention, ses soins, et ses réponses aux besoins de l'enfant, elle permet au Moi de se structurer. L'identification primaire à la mère constitue une première étape essentielle dans cette construction.

- **L'identification secondaire**, qui repose sur l'imitation et l'appropriation des qualités des figures significatives.

Mais toutes les identifications ne consolident pas. Certaines peuvent être parasitées par le conflit, d'autres se figer dans des formes pathologiques. Il arrive que l'enfant assimile des éléments négatifs de ses objets d'amour, un rejet, une angoisse, un non-dit, et que ceux-ci deviennent des parties hostiles de lui-même. À ce titre, Winnicott nous rappelle l'importance de l'environnement humain. Il insiste sur la “mère suffisamment bonne”, sur la qualité du portage, du handling, sur ces gestes apparemment ordinaires qui donnent à l'enfant le sentiment d'exister en sécurité.

Dans mes accompagnements, je repère ces identifications blessées : une mère idéalisée et crainte, un père absent devenu tout-puissant dans la psyché, ou encore un lien toxique à l'Autre incorporé comme norme. Le Moi se débat alors entre ce qu'il a pris en lui et ce qu'il ne peut tolérer, et l'alcool vient parfois faire tampon, adoucir l'insupportable ou rejouer, dans le corps, un lien qui n'a jamais été symbolisé.

L'adolescence : moment critique dans la genèse des addictions



L'adolescence est la période où plusieurs transformations s'opèrent, sur le plan physique et psychique. C'est une traversée où l'être vacille entre l'enfance qu'il quitte et l'adulte qu'il n'est pas encore. Selon Lesourne, c'est une étape clé dans la genèse des addictions sous ses différentes formes : toxicomanies, alcoolisme, troubles alimentaires (boulimie, anorexie) ou encore dépendance aux jeux vidéo.

Pour Saiet, elle constitue une rupture avec la dépendance aux objets parentaux devenue problématique au début de la puberté et de la réactivation oedipienne. "L'adolescent tentera de mettre en place un processus dans lequel il substituera à une relation affective vécue comme menace potentielle pour son autonomie, une relation de domination sur un objet prenant la fonction substitutive de cette relation intolérable. En ce sens, le lien addictif à l'objet constituerait une « modalité d'aménagement pervers », relevant d'une fonction antiobjectale et plaçant les objets sous emprise." (Saiet, p. 92). Le jeune sujet cherche alors à substituer à ces objets affectifs un autre lien, plus contrôlable, plus soumis, une relation de domination sur un objet qui devient l'ombre portée du lien primaire.

L'enfant devenu adolescent, sans base narcissique suffisamment solide, refuse la perte. Il ne supporte pas de lâcher l'objet originaire, même imparfait. L'objet addictif devient alors **ce** substitut trompeur, prolongement d'un attachement devenu vital. "L'objet de dépendance, symbole d'une séparation indissoluble, ne ferait que prolonger la dépendance envers un objet devenu une question de survie – à l'image de l'alcoolique, qui risquerait véritablement sa vie s'il venait à manquer d'alcool." (Saiet, 2015, p. 78-79). La dépendance ne parle pas seulement d'un besoin, elle parle d'un état d'indifférenciation que l'adolescent tente de préserver, comme un dernier refuge contre la perte d'identité. "L'objet d'addiction, témoin d'une impossible séparation, ne ferait que perpétuer la dépendance à un objet devenu objet de survie – ainsi l'alcoolique, qui peut réellement mourir du manque d'alcool. C'est une forme de maintien de cet « état d'indifférenciation totale » qui favoriserait la pathologie sous-jacente à ces dépendances." (Saiet, 2015, p. 78-79)

Pour Jeammet, les dépendances permettent « d'abolir la dimension imaginaire du manque, de faire l'économie du désir et de la relation à l'autre ». (Jeammet, 1995, p. 167). L'adolescent pensera qu'il domine et contrôle cet objet substitutif, dans un contexte où il se sent menacé par la dépendance. Le lien addictif protège le sujet de ce vide insupportable : celui du manque de l'Autre, de l'amour, de la reconnaissance. Il crée l'illusion d'une maîtrise, d'un pouvoir sur un objet qui ne trahit pas.



Mais ce que l'adolescent pense maîtriser finit bien souvent par le dominer. Et derrière l'alcool, la nourriture, le jeu ou la drogue, c'est toujours un lien qui se rejoue, un lien archaïque, essentiel, qui n'a pas trouvé à se symboliser autrement que dans l'excès.

Le clivage du Moi : un mécanisme de survie face au conflit intrapsychique

Selon Laplanche et Pontalis, le clivage avait déjà été étudié dès les travaux de Janet, Breuer et Freud pour expliquer l'hystérie. Le clivage de la conscience (ou "Bewusstseins-spaltung") renvoyait au fait que des pensées et des attitudes pouvaient coexister sans s'influencer mutuellement. Cette idée de clivage a été initialement associée à un conflit non résolu et une dissociation de la conscience. Janet et Breuer avaient mis en lumière l'idée d'une coexistence de groupes psychiques autonomes, tandis que Freud a progressivement déplacé cette réflexion vers une dynamique intrapsychique, au sein même du Moi.

Ainsi, le clivage, dans sa conception freudienne, dépasse l'idée d'un simple "dédoubllement" de la conscience et s'ancre dans les processus inconscients. Contrairement à Janet, Freud introduit une compréhension plus systématique de ce phénomène dans le contexte des conflits entre les différentes instances psychiques, notamment entre le Ça, le Moi, et le Surmoi.

Dans ses travaux concernant le fétichisme et la psychose, Freud a développé l'idée du clivage, en particulier dans des œuvres telles que *Fétichisme* (1927) et *Le clivage du moi dans le processus de défense* (1938). Dans ce contexte, le clivage est compris comme un mécanisme de défense qui permet au Moi de maintenir la coexistence de deux attitudes opposées sans que l'une invalide l'autre. Freud explique ce processus en se basant sur le fétichisme, où l'individu, confronté à la peur de la castration, adopte à la fois une position de déni (négation de la réalité) et de reconnaissance (acceptation partielle de la réalité). Les deux pensées existent sans s'annuler ou s'influencer.

Ainsi, le clivage devient un moyen de gérer des tensions insoutenables pour le Moi, provoquant des symptômes névrotiques ou psychotiques. Il n'agit pas comme le refoulement, qui implique une tentative d'annihilation de l'idée menaçante. "Ce clivage, on le voit, n'est pas à proprement parler une défense du moi, mais une façon de faire coexister deux procédés de défense, l'un tourné vers la réalité (déni), l'autre vers la pulsion, ce dernier pouvant d'ailleurs aboutir à la formation de symptômes névrotiques (symptôme phobique par exemple)". (Laplanche & pontalis, 1967, p. 69)



Selon les auteurs, ceci est la raison pour laquelle Freud a utilisé le terme de “Spaltung” pour désigner ce processus durant ses dernières années. Ce choix terminologique en dit long sur l'importance accordée au clivage comme un processus autonome et différent du “clivage de la conscience” discuté plus haut. Il veut désigner le clivage intra-systémique au sein même du Moi, qui se distingue donc du clivage inter-systémique, avec les autres instances. “En décrivant un clivage du Moi (intrasystémique), et non pas un clivage entre instances (entre le moi et le ça), Freud veut mettre en évidence un processus nouveau par rapport au modèle du refoulement et du retour du refoulé. En effet une des particularités de ce processus est de ne pas aboutir à la formation d'un compromis entre les deux attitudes en présence, mais de les maintenir simultanément sans qu'il s'établisse entre elles de relation dialectique.” (Laplanche et Pontalis p. 70)

Il va aussi l'évoquer dans "Le clivage du Moi dans les processus de défense" (1938) et l'"Abrégé de psychanalyse" (1940 [1938]). Selon Freud, le clivage du Moi résulte d'un traumatisme vécu en deux temps :

1. **Premier temps** : L'enfant retient de manière passive des éléments de la réalité extérieure mais il ne leur donne aucune importance puisqu'il ne se sent pas en danger.

2. **Deuxième temps** : Après son développement, l'enfant éprouve une intense pulsion, et lorsqu'il réalise que céder à cette tendance comporte un risque, cette tension engendre une rupture du Moi, qui se scinde : Une partie qui rejette le risque et continue à poursuivre le plaisir. Une autre qui est soumise aux exigences de la réalité et éprouve de l'anxiété face au danger.

Aussi, par rapport à l'identification, qui fait partie intégrante de la construction du moi, si les figures parentales constituent également une menace, le Moi peut se scinder.

En définitive, le clivage du Moi découle d'une vulnérabilité aiguë du Moi face à un conflit irrésoluble entre la pulsion et la menace, et il n'est pas exclusif au cas spécifique du fétichisme analysé par Freud.

Dans *Psychanalyse de la vie ordinaire*, Saad Belgnaoui explore les formes culturelles de ce que la psychanalyse nomme le clivage du Moi, à travers l'analyse du thème du double dans la littérature et le cinéma. Cette démarche s'inscrit dans une tradition psychanalytique initiée par Freud puis approfondie par Otto Rank dans *Don Juan et le double* (1932), où il examine la notion de clivage dans la littérature allemande de la fin du XVIIIe siècle. Pour Rank, le double incarne la scission interne du sujet, tiraillé entre ses idéaux et ses pulsions, entre l'exigence morale et le désir.



Belgnaoui s'appuie sur cette tradition pour analyser, entre autres, le film *L'Étudiant de Prague*, dans lequel le protagoniste Baldwin vend son image à un vieillard mystérieux en échange d'une fortune, scellant ainsi sa séparation d'avec une partie de lui-même. Ce double, devenu autonome, commence à le persécuter, le poussant à des actes dont il ne se sent pas maître. L'histoire bascule dans le tragique lorsque Baldwin finit par tuer son double pour retrouver sa liberté, au prix de sa propre mort. Cette configuration met en scène un Moi clivé, incapable d'unifier ses deux pôles psychiques, et condamné à vivre dans le rejet de l'un par l'autre.

Le motif du double revient également dans le célèbre *Dr Jekyll and Mr Hyde* (R. L. Stevenson, 1886), analysé aussi par Belgnaoui. Le personnage principal, désireux de séparer en lui le bien du mal, crée une potion qui donne naissance à une seconde personnalité : Mr Hyde. Cette tentative de solution chimique à un conflit psychique aboutit à une dissociation totale, où la partie violente (Hyde) prend progressivement le dessus sur la partie morale (Jekyll). Ici encore, l'absence d'élaboration psychique du conflit mène à une issue tragique, soulignant les impasses d'un Moi qui renonce à la dialectique interne pour opter pour la scission.

Il met également en lumière les formes modernes du clivage à travers le cinéma contemporain. Dans les westerns de Sergio Leone, comme *Le Bon, la Brute et le Truand* (1966), les figures archétypiques du bien, du mal et du chaos sont distribuées de façon ambiguë. Au fil du film, les frontières s'effacent, et aucun personnage ne peut être réduit à une seule qualité. Cette complexité narrative traduit une évolution dans la représentation du clivage : il ne s'agit plus de deux entités clairement distinctes, mais d'un mouvement intérieur instable, où chaque sujet contient en lui plusieurs polarités irréconciliables.

À travers ces exemples, il montre que la figure du double n'est pas seulement un ressort fictionnel, mais une métaphore puissante du Moi clivé. "De telles productions littéraires et cinématographiques peuvent avoir pour effet de soulever des résistances quant à se reconnaître dans des personnages divisés en deux. Des héros engagés malgré eux dans une lutte avec eux-mêmes dans un combat systématiquement perdu d'avance. (Belgnaoui, 2021, p. 55-56). Le double agit alors comme l'ombre du sujet, portant ce qui a été forclos, dénié ou inacceptable pour la conscience.

Ces récits donnent corps à une vérité clinique : le Moi ne se constitue jamais comme une totalité unifiée. Il est traversé, divisé, stratifié. Et parfois, dans l'échec de son intégration, surgit le symptôme : addiction, passage à l'acte, clivage. Autant de tentatives



de maintenir un équilibre impossible entre le dedans et le dehors, entre ce que l'on veut être et ce que l'on craint de devenir. C'est dans l'échec de cette intégration que surgissent les conduites pathologiques.

Alcoolisme et clivage du Moi : une tentative de réparation

C'est à Odile Lesourne que l'on doit l'une des hypothèses les plus fines sur la genèse du clivage du Moi chez les sujets addictes. Elle l'ancre dans ce qu'elle nomme les "accidents" de la petite enfance.

D'abord, celui-ci pourrait être lié à un rejet intériorisé, parce qu'en étant enfants, leurs besoins n'ont pas été satisfaits, ou partiellement satisfaits. Si les soins sont mécaniques et corporels, ce manque peut engendrer une division du Moi : une partie liée au plaisir corporel et une autre tournée vers l'extérieur, en quête de ce qui lui manque. "Ce qui me paraît pouvoir être caractéristique chez les futurs addicts, c'est le paradoxe entre ce qu'il pressent qu'on ne veut pas de lui ou de certains aspects de lui, et quelque chose comme un message convenu et sur lequel tout le monde s'accorde, et lui le premier : sa mère lui donne du bon, du bon pour son corps." (*Lesourne, p. 187*)

Si le Moi de l'enfant, qui reçoit des soins, est influencé par le regard énigmatique ou discordant de la mère, en raison de ce qu'elle vit ou de son propre inconscient, il se construit autour d'un paradoxe : un corps satisfait mais une psyché insatisfaite. Ce déséquilibre peut avoir des effets et annoncer également un clivage du Moi.

Aussi, selon l'auteure, les interactions avec d'autres figures (père, fratrie) ou des changements environnementaux peuvent atténuer cet impact, mais si ces réparations n'ont pas lieu, le clivage persiste. L'évolution de cette brèche dépendra des échanges ultérieurs entre l'enfant et son environnement, influençant sa résilience face aux traumatismes futurs. C'est le deuxième temps du traumatisme. "Ce temps, si difficile, des premiers échanges avec la mère, temps qui dure quelques semaines ou quelques mois, serait, selon moi, le premier temps du trauma qui ne se produira que plus tard en rapport avec les traces mnésiques laissées par ce pré-trauma, lorsque le sujet va rencontrer les différentes épreuves qui jalonnent son développement." (*ibid*)

Une autre piste du clivage est celle de la séparation. L'enfant, dans sa dépendance originelle avec sa mère, peut vivre la séparation d'avec elle comme un rejet. Si elle n'est pas rassurante, cette expérience peut amorcer le clivage entre la quête de plaisir corporel et celle d'une relation affective authentique. "Cette amorce de clivage sépare, dans la construction du Moi, la recherche du plaisir corporel et celle de la relation d'objet. Il n'est



plus question du recevoir du bon de l'autre, le bon ne peut être que corporel et associé à la déception des attentes d'amour et au rejet de l'objet, qui est alors écarté, haï." (Lesourne, page 190).

Dans ces cas, l'alcool vient plus tard occuper cette zone vacante. Il devient un substitut maternel, un liquide qui apaise, contient, berce, une illusion passagère d'une présence constante, sans demande, sans parole.

Il peut alors compenser en se repliant sur des plaisirs corporels auto-érotiques. Plus tard, l'alcool, perçu comme un "substitut maternel", peut combler ce vide affectif en procurant un apaisement temporaire et une illusion de réconfort, recréant symboliquement la présence manquante.

Parmi les éléments qui provoquent la "fêlure" il y a la différence des sexes et le regard de la mère. Ce regard, influencé par ses propres perceptions inconscientes de la féminité et de la masculinité, impactent la construction identitaire de l'enfant et de son Moi. Une fille peut ressentir un rejet inconscient lié à la féminité, tandis qu'un garçon peut vivre une peur d'être rejeté en tant qu'homme en devenir. Cette dynamique pourrait engendrer une division dans le Moi, opposant la quête de reconnaissance au repli sur le plaisir autoérotique.

Devenue femme, la fille peut intérioriser une image négative de la féminité si sa mère la rejette en tant que femme, ce qui peut conduire à une quête désespérée de valorisation ou de réassurance par l'intermédiaire d'un objet comme l'alcool. Chez un garçon, un rejet de sa masculinité par la mère peut provoquer une peur de devenir un homme ou une confusion identitaire. L'alcool devient alors une tentative de réaffirmer sa virilité ou de fuir cette identité perçue comme menaçante :

"Selon Freud et beaucoup d'autres à sa suite, les petites filles sont extrêmement frustrées lorsqu'elles découvrent qu'elles n'ont rien entre les jambes, alors que les garçons ont un pénis. Elles construisent toutes sortes de fantasmes autour de ce fait : c'est parce que leur mère (qui en aurait eu un) n'a pas voulu leur en donner, ou que ça va leur venir un peu plus tard, ou parce qu'elles n'ont pas été assez gentilles qu'on n'a pas voulu les doter de cet attribut précieux, ou que le père castre la mère lorsqu'ils ont des rapports sexuels, etc." (Lesourne, p. 211-212)

Enfin, l'Oedipe intensifie également les conflits entre l'enfant et ses parents, amplifiant les frustrations qui se sont accumulées depuis sa plus tendre enfance. L'enfant peut manifester une grande agressivité en réaction à des désirs réprimés et des frustrations non



traitées. Une facette du moi s'adapte aux attentes sociales, tandis qu'une autre demeure en quête de plaisirs auto-érotique et éprouve une nostalgie pour un amour sans condition. L'alcool permet souvent de raviver symboliquement les tensions œdipiennes. L'enfant peut éprouver de la frustration en réalisant le lien particulier entre ses parents, ce qui peut se manifester par une colère réprimée ou une hostilité dirigée vers ces derniers. L'alcool, en induisant des états de désinhibition ou de régression, sert d'outil pour manifester ces émotions réprimées. Il sert aussi de refuge face à l'incapacité de résoudre le complexe d'Œdipe. Il rend possible la régression, l'attaque, la nostalgie. Il permet de dire sans mots ce que l'enfant n'a jamais pu crier. Il devient le langage corporel d'un conflit archaïque non résolu, et le théâtre d'un Moi qui, pour ne pas s'effondrer, s'est divisé.



Conclusion

L'analyse psychanalytique de l'alcoolisme, à travers le prisme du clivage du Moi, permet de dépasser une approche strictement comportementale ou symptomatique. En nous appuyant sur les travaux de Freud, puis de Lesourne, nous avons mis en évidence que l'alcoolisme ne constitue pas un simple trouble de la volonté ou un déficit de contrôle, mais qu'il s'inscrit dans une organisation psychique complexe, souvent marquée par des traumatismes précoces, des identifications conflictuelles, et une difficulté à symboliser la perte et la séparation.

Le clivage du Moi apparaît ici comme un mécanisme défensif central. Il permet la coexistence de deux registres psychiques inconciliables : l'un conforme aux exigences de la réalité et aux normes sociales, l'autre régi par les pulsions archaïques, la recherche de gratification immédiate et le rejet des limites. L'alcool vient occuper une fonction médiatrice : il apaise les tensions internes, pallie les carences affectives, et offre une solution temporaire à l'impossible articulation entre les différentes instances psychiques.

Cette perspective met en lumière l'importance de penser l'alcoolisme comme une tentative de régulation psychique face à un Moi fragilisé, en proie à une conflictualité interne irrésolue. La clinique de l'addiction impose alors une écoute attentive de ce que le symptôme donne à entendre : une histoire de rupture, de rejet, parfois de forclusion, où le produit vient suppléer à une fonction de contenance psychique.

L'enjeu thérapeutique, dans ce cadre, consiste moins à éradiquer la conduite addictive qu'à accompagner le sujet dans une possible élaboration de son histoire psychique. Il s'agit de permettre au Moi, fragmenté mais non condamné, de se réappropriier les parties clivées de lui-même, en redonnant sens et continuité à ce qui, en lui, fut autrefois désorganisé.



Bibliographie

- Belgnaoui, S. (2021). *Psychanalyse de la vie ordinaire*. L'Harmattan, Paris.
- Freud, S. (1900). *L'interprétation des rêves*, PUF.
- Freud, S. (1915). Pulsions et destins des pulsions. Dans *Métapsychologie* (pp. 17–20). Gallimard, 1968.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. In Œuvres complètes, Paris : PUF / Gallimard
- Freud, S. (1927). *Le fétichisme*. In Œuvres complètes.
- Freud, S. (1938). *Le clivage du moi dans le processus de défense*. In Œuvres complètes.
- Jeammet, P. (1995). Psychopathologie des conduites de dépendance et d'addiction à l'adolescence. *Cliniques méditerranéennes*, 47/48, 155–175.
- Lesourne, O. (2007). *La genèse des addictions : Essai psychanalytique sur le tabac, l'alcool et les drogues*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.leso.2007.01>
- Pardinielli, J.-L., & Rouan, G. (2000). Les logiques de l'addiction. Dans S. Le Poulichet (Dir.), *Les addictions*. PUF.